

leur zone d'action, les collectivités en adoptent les pratiques. Pour les sept ou huit associations locales qui ont collaboré à l'organisation du Festival, il ne s'agit pas d'un rêve impossible, car elles sont parvenues à surmonter leurs différences et à créer une atmosphère constructive avec une remarquable énergie.

Ce festival était la troisième d'une série de manifestations de ce genre. Il a offert l'occasion à ses participants

d'apprendre par la collaboration, de raconter des histoires et de documenter des faits. Comme l'indiquent Elmer Ferrer *et al.* : "Ce processus d'apprentissage et les relations entre les gens qui en découlent créent une dynamique sociale qui fait progresser le processus de gestion communautaire des ressources côtières et en assure la viabilité. Cette dynamique prend forme lorsque des individus et des groupes collaborent à la réalisation d'aspirations communes".

Les femmes de pêcheurs participent aux efforts de conservation

Rianne C. Tecson

Source : *Cebu Daily News*, le 14 juillet 2003

Si ce n'était le besoin de gérer et de conserver leurs ressources côtières, les hommes et les femmes de Sitio Bangag et de Barangay Saavedra, dans le village de Moalboal, pourraient vaquer à leurs occupations habituelles : la pêche, dans le cas des hommes, et le soin des enfants et les tâches ménagères, dans le cas des femmes. Ils doivent en effet se relayer pour protéger un sanctuaire marin de 8,13 hectares dans lequel abondent coraux et poissons.

Les hommes, qui pêchent pour assurer leur subsistance, affirment que la création du sanctuaire leur a permis d'accroître leurs prises. Les femmes, pour leur part, gagnent de l'argent en s'occupant des visiteurs qui souhaitent apprendre comment les habitants de cette communauté ont réussi à protéger le sanctuaire pendant 17 ans.

Le sanctuaire marin a été établi en 1986 dans le cadre d'un projet régional visant le centre de l'archipel des Visayas. Merlita Abrenica, secrétaire de l'association des pêcheurs de Saavedra, indique que de juillet à septembre 2002, son groupe a recueilli 18 775 pesos philippins (soit environ 342 dollars des États-Unis d'Amérique) en frais d'utilisateur auprès des amateurs de plongée libre et de plongée en scaphandre autonome.

Lorsque les hommes sont en mer, les femmes membres de l'association s'emploient à retirer les étoiles de mer *Acanthaster planci* des coraux du sanctuaire. À tour de rôle, elles assurent également une permanence au poste de garde qui permet d'assurer la surveillance de la zone protégée.

L'avenir de la pierre vivante des Îles Fidji

Sian Owen¹

À deux heures de route à l'ouest de Suva, capitale des Îles Fidji, une route non revêtue serpente à travers les plantations de canne à sucre jusqu'à la côte et le village de Malomalo. Un tiers des 150 habitants de ce village dépend directement de l'océan pour sa principale source de revenu. Toutefois, leurs activités ne se limitent pas à la pêche : en effet, ils tirent une partie importante de leurs revenus de la récolte de "pierre vivante".

La pierre vivante est en réalité une pierre ou un bloc de corail mort recouvert d'algues coralliennes de couleur rose ou pourpre qui poussent sur des substrats rocheux dans tous les océans du monde. On s'en sert dans les aquariums pour former une base corallienne destinée à abriter des poissons, des coraux et des invertébrés des régions tropicales. Les algues coralliennes contribuent également à assurer la propreté de l'eau.

Avec une croissance annuelle de 12 à 30 pour cent par an depuis 1990, le commerce de la pierre vivante est florissant.

Les États-Unis d'Amérique, qui comptent les deux tiers du million et demi d'aquariophiles du monde, sont le principal pays consommateur et représentent plus de 90 pour cent du commerce mondial.

Les Îles Fidji sont un important exportateur de produits vivants d'aquarium. Ce commerce, qui englobe les coraux, les poissons ainsi que la pierre vivante, est d'une importance capitale pour certains villages fidjiens, dont les habitants n'ont d'autres sources de revenus que les emplois peu qualifiés offerts dans les plantations de canne à sucre et les centres de villégiature. En 2001, plus de 800 000 kg de pierre vivante ont été recueillis et exportés des seules Îles Fidji.

L'extraction a lieu le long du tombant récifal, où l'on cherche de la pierre recouverte d'algues coralliennes dont la couleur varie de rose clair à rose foncé. À l'aide d'une tige de fer, les villageois cassent la pierre pour obtenir de gros blocs. Ceux-ci sont placés sur un radeau en bambou

1. Coordonnateur, Fonds mondial pour la nature, Initiative en faveur des récifs coralliens

appelé “*bilibili*”, qui est tiré sur la plage par des chevaux. La pierre est ensuite mise dans des boîtes, que l’on transporte par camion à une usine de transformation.

Une fois à l’usine, la pierre est placée sous des gicleurs qui émettent un jet continu d’eau salée. On y retire ensuite toutes les algues vertes visibles, puis les blocs sont classés selon leur forme, leur poids et le degré de couverture d’algues coralliennes. La pierre reste sous le jet d’eau salé de 24 à 72 heures avant son expédition.

Au début des années 90, les habitants de Malomalo ont négocié une entente avec *Ocean 2000*, une entreprise autochtone qui fournit de la pierre et des poissons vivants à des fins d’exportation. L’ensemble du littoral fidjien relève d’un régime de propriété coutumière, et les droits d’utilisation des ressources appartiennent donc à des villages particuliers. Après une série de réunions coutumières officielles, un accord a été conclu et un contrat a été signé par le gardien des lieux de pêche. Le seul permis d’exploitation de la pierre vivante dans le secteur appartient au chef du village, Ratu Saula Maiyale.

Depuis 1994, de la pierre vivante est recueillie à Malomalo pour *Ocean 2000* par les exploitants traditionnels du récif, à la fois à temps plein et de façon occasionnelle. La pierre est vendue à 0,70 dollar des États-Unis d’Amérique le kilogramme, somme qui est répartie entre les récolteurs (0,50 dollar É.-U.), le gardien (0,10 dollar É.-U.) et les responsables de la réserve marine établie sur les lieux de pêche traditionnels du village (0,10 dollar É.-U.). Une personne peut extraire jusqu’à 200 kg de pierre vivante par semaine si elle travaille à temps plein. À raison de 150 kg de pierre vivante en moyenne par semaine, une seule personne travaillant à temps plein peut extraire en un an quelque 7 500 kg de pierre vivante destinée à la vente, ce qui représente 3 750 dollars des États-Unis d’Amérique au titre de son revenu familial annuel.

Le commerce de la pierre vivante est, de toute évidence, une activité cruciale pour la subsistance des habitants de Malomalo. Toutefois, après neuf ans d’exploitation, les villageois sont conscients qu’il peut avoir des conséquences à long terme. L’extraction de pierre vivante à grande échelle peut détruire l’habitat des poissons et des invertébrés marins, miner la structure des récifs coralliens, et accroître l’érosion sous-marine. Le problème est encore exacerbé par le fait que la pierre récoltée n’est pas systématiquement acceptée, et la quantité de pierre extraite est donc beaucoup plus élevée que ne le suggèrent les chiffres officiels. De vastes quantités sont souvent rejetées, comme en témoignent les amoncellements de pierre le long de la plage.

La viabilité du commerce de la pierre vivante a suscité des préoccupations aux Îles Fidji et dans d’autres régions du monde à peu près en même temps. En 2001, l’administration fidjienne a ordonné la tenue d’une évaluation environnementale afin de pouvoir élaborer une stratégie judicieuse dans ce domaine. De plus, à la même époque, le Fonds mondial pour la nature (WWF) songeait à conclure un partenariat avec le Conseil de l’aquariophilie marine concernant son tout nouveau système d’accréditation visant le commerce de l’aquariophilie. Ces projets ont pris forme l’an dernier lorsque le WWF et le Conseil de l’aqua-

riophilie marine ont entrepris un projet visant à répondre aux préoccupations des pouvoirs publics. Le projet poursuit un double objectif : d’une part, établir des processus communautaires pour gérer et exploiter le corail de manière judicieuse et, d’autre part, aider les pouvoirs publics à élaborer des lois et des stratégies solides pour assurer la viabilité du commerce de l’aquariophilie.

Dans le cadre du projet, le WWF a animé une série d’ateliers communautaires pour sensibiliser la population à la surveillance, à l’évaluation et à la gestion des ressources marines. À Malomalo, à la suite des ateliers, les villageois s’entendaient sur le fait que leur environnement marin et certaines ressources marines étaient réellement menacés. Ils ont alors fait d’une partie de leurs lieux de pêche traditionnels une zone “*tabu*”, interdite à toute forme d’extraction.

Les chercheurs du WWF se rendent régulièrement à Malomalo pour recueillir des données sur le site. En octobre 2002, une équipe du WWF a entrepris la toute première évaluation biologique (état de l’environnement) et socio-économique (aspects du commerce de la pierre vivante) de la région. Les autres visites du site ont essentiellement pour but de conscientiser davantage les membres de la communauté et de les aider à mettre en œuvre leurs plans de gestion. Actuellement, les chercheurs axent leurs efforts sur l’élaboration d’un Plan de gestion d’aire de collecte (CAMP), condition préalable à l’accréditation du site par le Conseil de l’aquariophilie marine. Lors de chaque visite, les chercheurs sont d’abord invités à l’intérieur, où ils s’assoient pieds nus sur des nattes tressées et participent à une cérémonie pour demander la permission de visiter le site du projet. Un plant de *yaqona*, dont la racine sert à préparer une boisson légèrement narcotique consommée lors des cérémonies traditionnelles, est offert au représentant du chef, qui demande ensuite aux Anciens d’autoriser la présence des chercheurs sur le site.

Il est encore trop tôt pour évaluer les résultats de cette collaboration, mais il est clair qu’un dialogue entre le savoir traditionnel et la science moderne a été établi, le premier pas vers la stabilité à long terme du milieu récifal et de la population qu’il soutient. Les habitants de Malomalo se sont attaqués à un problème qui n’est pas encore reconnu dans de nombreuses régions du monde : les ressources marines, bien qu’elles soient cachées à la vue, sont soumises à des pressions constantes, et doivent faire l’objet de saines mesures de gestion et de surveillance, de manière à pouvoir continuer à représenter une source de vie pour nous tous



Le transport de la pierre vivante sur un *bilibili* (radeau en bambou)